



1

Coma white

David

On peut dire que j'ai vécu un sacré traumatisme. Moi, David Fioretti, je ne connais, en définitive, que mon nom. Si, je sais aussi ce que je fais dans la vie : homme d'affaires et bandit, de surcroît. Ce n'est pas forcément un joli pedigree, mais c'est le mien. Et c'est tout ce que je sais. Les souvenirs des dernières années, quelqu'un s'est employé à les effacer : lors d'une course en ville, une fusillade a éclaté. J'en étais la cible principale, et on ne m'a pas raté. Je me suis effondré sur l'asphalte, sans connaissance. Chronique annoncée d'un événement sans surprise : voilà ce qui arrive quand on mélange activités légales et occupations criminelles. Malheureusement pour celui qui me visait, je m'en suis sorti. Non sans séquelles, puisque cet acte a effacé quatre ans de ma mémoire. *Quatre-putains-d'années.*

Profondément perturbé par ce saut dans le passé et cette amputation de mes souvenirs, on m'a cru fini, dépressif, con aussi, tout simplement, et je suis à peu près sûr que cette hypothèse est la meilleure. Résultat : j'ai été un enfer vivant, et la vie, un enfer pour moi. À part mon travail et ma fortune, j'ai tout perdu. Que dire aujourd'hui ? Suis-je vraiment celui que j'étais jusqu'à présent ? Ou suis-je un homme nouveau dont les valeurs et la personnalité ont changé ?

Voilà la question qui m'obsède au point d'en perdre le sommeil : qui suis-je ? Je ne connais que celui que j'ai été

jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Après ça : *black-out*. Les exactions que j'ai commises durant cette période, et que je découvre, font naître en moi une haine qui me donne le vertige. Un homme comme ça, en face-à-face, je serais capable de le tuer à mains nues. Violent envers mes proches, dangereux, égoïste et cruel, c'est tout ce que j'ai été. Même ma petite amie a mis les voiles.

Judicaëlle Braun avait bouleversé ma vie et je l'avais aimée à la folie au sens propre du terme. Trois ans en commun, puis trois ans à survivre sans elle.

Sauf que j'ai oublié ça. Dans ma tête et depuis la tentative de meurtre, elle était toujours ma meuf, puisque mon amnésie effaçait mes souvenirs jusqu'à une période antérieure à notre rupture. Imaginez le choc au réveil ! Je découvre qu'en plus du connard arrogant que j'ai toujours été – ça, il faut bien l'admettre –, je suis devenu le pire des salopards sans moralité. Et que, de surcroît, la femme que j'aime n'est plus ma compagne, elle m'a quitté. J'ai bien tenté de l'oublier, de retrouver une fille qui lui ressemble et cumulé les coucheries sans lendemain, rien n'a marché. Pourtant, après avoir nourri quelque temps une obsession malade en vue de la reconquérir, ma vie reprend peu à peu. Je suis enfin parvenu à lui demander pardon pour ce qu'elle a subi à cause de moi, puis j'ai cessé de nourrir une passion compulsive pour elle.

Autre progrès, mon cœur semble réagir à nouveau et mon corps le suit : il y a quelques semaines, un élu m'a invité dans un cabaret pour que nous puissions discuter affaires en toute discrétion, tout en prenant du bon temps. Et si certaines « régulières » se prêtaient volontiers au jeu de la séduction avec les clients, il y avait ce jour-là une *guest-star*, éclipsant toutes les autres. Beaucoup auraient voulu l'approcher, sans succès : elle était là pour le show et uniquement pour ça. Alors, frustré, je suis parti jusqu'à Paris pour la revoir.

Car, en dehors des invitations qu'elle accepte en région et à l'international, l'objet de ma fascination n'est pas la

simple employée d'un établissement, c'est une véritable star du glamour connue par-delà les frontières pour des spectacles ponctuels. Le reste du temps, celle qui se fait appeler « Miss Carlotta » est meneuse de revue à Paris. Ce qui m'a donné une idée : racheter ce cabaret de province à Toulon, où nous nous sommes croisés la première fois, dans l'espoir de la débaucher pour qu'elle y fasse des shows en résidence. Comme à Vegas, quitte à tripler son salaire.

Il faut dire que la jeune femme a sur moi une emprise aussi remarquable qu'inattendue. Face à elle, mon corps frissonne de haut en bas par vagues successives et l'électricité me pénètre pour me griller à cent pour cent. Quand je me reprends, ça recommence. Mon estomac se serre et la contraction remonte jusque dans ma gorge, avant d'assécher ma bouche. Son corps est d'une harmonie parfaite au centimètre près, tous les standards objectifs de beauté y sont, c'est certain, toutes les proportions idéales : la règle du « deux tiers - un tiers », le « triangle d'or », la cambrure¹. Son visage est remarquable : un petit nez de poupée, des lèvres fines, mais parfaitement dessinées, des yeux de biche d'une couleur ambrée superbe, dont le brun chaud contraste avec la noirceur de sa frange et de ses longs cheveux lisses, noir de jais. Sa peau est laiteuse et délicate, sans aucun défaut. Sur ses bras s'enroulent les vrilles de multiples plantes exotiques où s'épanouissent de grandes fleurs que viennent butiner d'adorables colibris : tout l'équilibre fragile d'un paradis, caché selon les besoins du spectacle, mais que certaines scènes lui permettent de montrer.

J'apprécie son talent, dévore des yeux sa plastique irréelle, écoute sa voix quand on l'entend : une douche de velours. Chaque son m'enveloppe de coton. Les sensations s'ajoutent les unes aux autres et me pénètrent jusqu'à me posséder

1. Dans la plupart des cabarets, le corps de la danseuse idéale regroupe certaines règles dont celle du « deux tiers - un tiers », c'est-à-dire avoir une longueur de jambes à peu près équivalente aux deux tiers de la stature, le « triangle d'or », soit des mensurations bien spécifiques entre le bout des seins et le nombril ou encore une cambrure bien marquée.

parfaitement : je suis chargé à vingt mille volts. L'éventualité de la rencontrer après le spectacle me rend dingue et pour ça aussi, j'avoue ne pas y être allé de main morte. J'ai payé le patron dans des proportions indécentes, pour que les danseurs fassent des heures sup'. Juste pour moi.

À mes côtés, mes amis subissent l'effet de mon ardeur en bougonnant à tour de rôle pour que je me tienne tranquille. Clyde attrape Judy par le coude en fronçant les sourcils.

—Pitié, dis-moi que tu as une solution miracle pour le calmer !

Elle ricane :

—Pas vraiment, non.

Clyde est nerveux lui aussi, je pense qu'il en pince pour une copine de Judy. Comme elle ne lève pas le nez de son portable, il soupçonne, à juste titre, qu'elles s'échangent des messages.

—C'est qui ?

Elle lui jette un regard en coin pour le remettre à sa place :

—Ta mère !

Il se renfrogne et noie ses glaçons avec un air bougon. Je m'abandonne à la contemplation du spectacle, en interpellant Judy sur ses bonnes manières et sa distinction :

—La classe, Jude !

Vu qu'elle ne m'a pas encore fait un doigt d'honneur pour me remercier de l'attention que je lui porte, je suppose qu'elle n'a pas entendu.

Le show burlesque de la jolie danseuse étant le point culminant de la représentation, je délaisse définitivement les chamailleries de mes comparses : une chorégraphie sobre met en scène l'objet de tous mes fantasmes dans une cage dorée avec une petite balançoire. Les vêtements tombent un à un et j'entends mon cœur s'écraser morceau par morceau sur le sol. Deux minutes cinquante d'extase pure. Si mes yeux avaient pu lancer des flammes, tout serait en cendres autour de moi. Le reste du monde a disparu autour de nous, je me fous de

tout ce qui pourrait se produire en dehors de sa prestation. Je me plais à rêver qu'elle danse pour moi et pour moi seul. Je déglutis avec peine en sentant une tension m'étreindre, faisant remonter une vague de plaisir le long de mon bas-ventre jusqu'à mes oreilles où mon sang crépite. *Bien joué : je suis en érection*. Je la désire avec une force absolue, tous mes poils se dressent, ma peau palpite. Sur le final, je suis impressionné par la qualité de la mise en scène, mais aussi par la beauté des costumes. Je comprends que ses shows fassent la renommée de la France au-delà des frontières !

Après la représentation publique, nous passons dans les loges avec mes deux acolytes en attendant que la salle se vide avant le show privé. Je veux remercier Miss Carlotta de vive voix et lui témoigner toute mon admiration. Je suis un privilégié, parce que la clientèle ne doit normalement pas avoir de contact avec les danseuses. Mais quand on a les moyens...

Quand nous arrivons près de sa loge, Richard, qui dirige l'établissement, entretient une discussion mouvementée avec elle.

— C'est moi ton boss et tu fais ce que je te demande. Bon sang, c'est si compliqué ?

— Bordel ! Non, Richard ! Je ne veux pas faire ça ! Je ne comprends pas pourquoi tu nous as fait répéter là-dessus ! Tu sais très bien que je déteste le principe des prestations privatives. L'étape suivante, ce sera quoi, une *lap dance*, une *backroom* ? On n'est pas des esclaves au marché, tu ne peux pas nous faire ça aux filles et à moi !

Nous nous arrêtons net et Judy me dévisage d'un air incrédule.

— Euh... tu veux vraiment y aller ? Je crois que tes exigences l'ont un peu mise en colère !

Putain, cette fille a un aplomb de tueur en série, rien ne lui fait peur, et il faut qu'elle me sorte la carte de la timidité au moment où ma fébrilité atteint son maximum. Je jure :

— Et merde, avec ou sans vous, j’irai la voir.

Je me redresse en prenant une ample respiration, mes mains deviennent moites : *traîtresses* ! Sans doute mes doigts sont-ils eux aussi nerveux à l’idée de rencontrer les siens. Face à elle, mes défenses tombent. Je ne sais plus quoi dire et mon cerveau patine en pleine confusion. C’est la première fois que je la vois avec autant de lumière et je m’immobilise un instant pour observer la scène. Pratiquement nue, comme l’exige le tableau final du spectacle, elle se confronte à son patron avec aplomb et véhémence. Tout son corps se révèle à ma vue, tout juste agrémenté d’ornements discrets, parsemé de paillettes multicolores et scintillantes.

Elle est belle, mon Dieu !

C’est la perfection faite femme ! J’en ai le souffle coupé, impossible de prononcer le moindre mot. Elle, en revanche, ne se laisse pas démonter :

— Il faudrait savoir ! Le règlement interdit les contacts, mais quand le bakchich est correct, ça ne te gêne pas de nous livrer en pâture à de vieux chefs d’entreprise libidineux et ventripotents ! *Merci !*

Je m’étouffe sous le coup de sa réflexion et elle remarque enfin ma présence au seuil de la vaste loge. Ses yeux se posent paisiblement sur les miens et je m’enfonce dans leur chaleur, c’est comme si j’y trouvais cent ans de réconfort et mille ans de désir. Il y a dans son regard une lumière chaude et pénétrante. Après un bref sursaut de courage, je me reprends et parviens à articuler quelques pitoyables mots :

— Mademoiselle, ne vous méprenez pas, si je suis venu de loin, ce n’est pas dans le but d’acheter votre vertu.

Et elle n’en a rien à cirer, Fioretti.

Je saisis sa main pour la porter à mes lèvres, comme s’il s’agissait d’un oiseau tremblant que j’aurais eu peur d’écraser en le serrant trop fort. Elle me détaille, critique, en fronçant les sourcils.

— Il me semble vous avoir déjà vu...

Je m'incline en une sorte de révérence maladroite en signe de respect qui doit paraître désuète et obséquieuse. Normalement, je n'ai pas besoin de ça, que ce soit grâce à ma belle gueule ou à mon porte-monnaie bien garni, je n'essuie aucun refus. Les gens sont superficiels, c'est si tristement facile... Mais avec elle, c'est différent, je veux faire mieux.

— En effet, j'ai eu le plaisir de vous croiser il y a quelques semaines sur Toulon. Mais j'avais envie d'en voir encore davantage. À vrai dire, je... serais curieux de découvrir chaque facette de vos compétences.

J'ai peur qu'elle me saute à la gorge. Ou pas. En fait, l'idée me séduirait assez. *Viens à moi, petit oiseau, et je jouerai à chat...*

Ses yeux regardent furtivement sur le côté et elle semble mal à l'aise, alors j'essaie de rendre ma voix plus douce encore :

— Pour être parfaitement honnête, je suis *venu pour vos talents*. Et si le bien-fondé de ma démarche vous échappe, je vous promets de rester protocolaire et de ne plus faire irruption dans votre quotidien. Je m'en tiendrai strictement au cadre professionnel et ne traiterai pas en personne. Mais, s'il vous plaît, accordez-moi ce dernier spectacle.

Tu la supplies, Fioretti, fais attention...

Sa bouche s'entrouvre comme si elle cherchait ses mots et, sous son maquillage, sa peau se teinte d'une nuance délicatement rosée.

— D'accord, concède-t-elle, je vais faire une exception... C'est juste que le cancan n'est pas notre spécialité et ce que vous demandez, à savoir une prestation privée, est une démarche très particulière qui me met mal à l'aise.

Un cancan ? J'ai pas demandé ça, moi ! Je veux juste qu'elle s'effeuille !

— Entendu. Dans ce cas, je tiendrai parole, après cette faveur, je disparaîtrai.

Elle paraît hésiter un instant avant de donner suite à ma requête :

— Je... Merci, conclut-elle avec une pointe de soulagement mêlée de résignation.

J'ai une irrésistible envie de la toucher, de l'effleurer de mes lèvres et je me rends compte qu'elle n'a pas retiré ses doigts. Finalement, notre rencontre n'a pas l'air d'être si désagréable. J'en profite pour poser mon autre main sur la sienne, produisant une sorte d'influx électrique, et il me semble l'avoir vue soupirer : Dieu merci ! Je n'ai pas perdu tous mes talents. Je me détache à regret avant de lui témoigner ma reconnaissance à mon tour :

— Merci à vous, mademoiselle.

Quand je sors des loges, l'ensemble des bruits me paraît lointain et étouffé, je plane. Clyde me donne un petit coup de coude.

— Dis donc, t'as pas perdu ton assurance naturelle !

Je ferme un œil en feignant de ne pas comprendre et il poursuit :

— Tu m'expliqueras un jour comment tu fais pour imposer le silence quand tu rentres quelque part ?

J'éclate de rire :

— Honnêtement ? Je n'en sais rien. Déformation professionnelle sans doute ?

Quand on fait irruption pour un braquage, la première chose qu'on demande, c'est que personne ne bouge, que tout le monde se taise. La phrase traditionnelle. Elle est d'une importance capitale et celui qui la prononce doit y mettre toute son autorité ; tout dans l'attitude qu'on adopte doit respirer l'assurance. À la moindre faiblesse, les gens le savent et l'exploitent. Je suppose que cette aisance me vient de là.

Je me dirige vers ma table pour observer le rappel privé que je nous ai obtenu. Mais je ne suis pas satisfait, ma démarche a été très mal prise et, dans le fond, elle me considère comme

le dernier des connards. Comme les spectateurs lambda ont évacué la salle, je m'avance vers la scène, encore et encore, jusqu'à la toucher. La lumière s'éteint, les premières notes de musique s'élèvent et mes poils se mettent au garde-à-vous. Je suis plongé dans une sorte de vénération. Sa grâce, son élégance sont intemporelles, elle se transforme sous mes yeux en symbole parfait de la femme séductrice et désirable. C'est comme se trouver sur un immense ventilateur qui vous propulserait dans les airs. Des tremblements m'agitent et des picotements me recouvrent de la tête aux pieds. Je suis sûr que des mecs doivent payer très cher pour obtenir une drogue qui leur ferait un effet pareil, c'est le kiffe le plus absolu qui soit. Quand le morceau arrive à son terme, elle effectue un grand écart latéral qui me laisse bouche bée et, avec effronterie, elle tend le bras vers moi et son index se pose sous mon menton pour le relever. Je reste pétrifié quand elle se redresse. Comment a-t-elle pu oser un geste pareil, alors qu'elle s'opposait à ce rappel il y a quelques minutes à peine ! Ça fait partie du spectacle ? C'est volontaire ? Personnel ? C'est comme si une connexion venait de s'établir, un lien invisible entre elle et moi.

Mais ce n'est pas fini : dans le cercle lumineux de la poursuite, ma jolie danseuse réapparaît, seule entre les ailes d'un grand oiseau blanc. Dans une tenue très fifties cette fois, et je dévisage ma belle, en transe. Je n'ai jamais été un grand fan des strip-teases, mais les shows burlesques, ça n'a rien à voir. La voir onduler au rythme de la musique en mimant les paroles accentue l'effet érotique qu'elle a sur moi. Je dois ravalier ma salive dans ma bouche sèche et je comprends qu'elle est ouverte, ce qui me fait sourire : je suis littéralement hilare.

Pour ne rien arranger à mon aliénation, elle plonge son regard dans le mien, m'ancrant à elle sans plus dévier. C'est cruel, sans exagération aucune. Chaque mouvement fait voler dans l'air de toutes petites plumes ; sa culotte fifties et son

porte-jarretelles provoquent chez moi une furieuse envie de lui arracher tous ses vêtements, c'est plus sexy encore qu'un string minimaliste ! Je suis en face d'une véritable pin-up des années cinquante, mais en plus belle : aucune femme ne lui arrive à la cheville. Quand son serre-taille chute à ses pieds, mon cœur s'arrête et un déclic se produit en moi : il y aura un avant et un après, je le sens tandis que je caresse son corps du regard.

Puis, avançant vers moi comme une prédatrice, elle retire la pique à chignon qui retient sa coiffure et, d'un air de défi, me la tend en articulant distinctement un mot qui me fout en vrac :

— *Pardon.*

J'agrippe le délicat accessoire, comme s'il s'agissait de l'unique clé déverrouillant l'issue de secours d'un entrepôt en feu. Je suis convaincu qu'il y a quelque chose de possible entre nous. L'obscurité qui suit la fin du morceau est oppressante et je ressens un vague soulagement quand la lumière revient peu à peu.

Je la cherche autour de moi. Il faut que je lui demande des explications, ça ne *peut pas* être anodin. Mais je ne la vois nulle part, elle a dû repartir dans les loges. Après quelques minutes d'une attente interminable, je décide de l'y rejoindre. Dans le couloir, je croise quelques jeunes femmes déjà prêtes à partir, quittant les lieux par l'escalier de service. J'intercepte l'une d'entre elles en espérant que Miss Carlotta ne soit pas déjà partie elle aussi.

— Je suis navrée, monsieur, vous arrivez trop tard. Nous n'avons pas le droit d'avoir des contacts avec les clients de toute façon, je suis vraiment désolée...

Je râle, dépité et furieux contre moi-même :

— Non, non ! Elle était là il y a une minute !

J'écoute à peine les voix qui s'élèvent autour de moi m'expliquant le règlement, les usages et tout le reste. De toute façon, je m'en fous, je reviendrai tous les soirs s'il le faut.

Mais, face à moi, la jeune femme insiste et pose une main sur mon bras pour attirer mon attention vers sa pique à chignon.

— Monsieur ? Monsieur ! Elle vous a tout de même laissé quelque chose !

Je tire distraitement sur un bout de l'origami en papier japonais imprimé qui en orne l'extrémité. Je suis aussi angoissé qu'un lycéen qui découvre s'il a été reçu au bac. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine et je me fige. C'est une sorte de carte de visite avec ses coordonnées et je découvre avec délice sa véritable identité : Miss Carlotta s'appelle Mahira, Mahira Camps.

Je vais tenir parole et la séduire, comme aucun homme ne l'a jamais fait : en cultivant le mystère.



2

Bang bang

David

Paris, deux mois plus tard

Nous y voilà... Deux mois après, le grand jour est arrivé. La préparation aura demandé un peu de temps, mais Oscar X a tenu ses promesses. Mon équipe est au complet et mon associé pour l'occasion est fébrile. C'est que doubler un gros narco¹ n'est pas une mince affaire. En fait, nous ne serons que l'instrument de ses projets et lui, la source de nos informations : ce qu'il est de tradition d'appeler un « apporteur d'affaires ». Le type est couillu, ma réputation n'est plus à faire, s'il sort de son rôle et revient vers moi ou se fait trop « voyant », il se fera descendre sans préavis. Le partage est convenu dès le départ : on embarque les objets d'art et Oscar garde le pognon. Après ça, on disparaît. Rares sont ceux qui m'approchent, nul ne me voit à visage découvert, mon staff est réduit à un cercle intime de potes inconditionnels qui ont commencé avec moi.

Y compris ce fils de pute de Caccia, alias Gucci dans le milieu. Mais c'est une autre histoire.

Je bats le rappel de mes troupes :

— Bon alors, tout le monde est prêt ? Rob ?

— C'est bon pour moi, Smith, déclare mon complice.

Dans l'équipe, tout le monde a un surnom : ça s'est fait naturellement, comme ça. Le mien, c'est Smith. Il s'ajoute

1. Narcotrafiquant.

à celui qu'on me donne dans le milieu : le Baron, en référence au « Baron du crime ». Sauf que moi, je ne vole pas n'importe qui, je ne bouffe pas à tous les râteliers : ma cible privilégiée, ce sont les « barons » justement : de la drogue, de la prostitution, de l'armement. Je pille essentiellement l'argent sale, c'est mon créneau. Et quelques banques de temps à autre, pour ne pas perdre la main.

Clyde ajuste une ceinture bien garnie en munitions sous son T-shirt et je râle :

— Clyde, je t'ai déjà dit que ta méthode n'était pas pratique. T'as rien à portée de main.

— Y a deux écoles, répond-il, flegmatique et philosophe. Tu as celle-ci, et la mienne : celle de ceux qui pensent justement qu'on ne doit pas laisser du consommable à portée de main.

— C'est une fausse excuse, si un type s'approche de trop près, s'il bouge, je le descends. Avant même qu'il ait une opportunité à saisir.

Clyde est un dragueur invétéré : son truc à lui, ce sont les femmes, et sa technique pour les emballer, c'est la danse. Une méthode qui marche du feu de Dieu. Du coup, l'obsession de mon pote dans les opérations, c'est de ne surtout pas se faire esquinter une guibole : il a bricolé du pare-balles pour ses cuisses. Ce qui, en soi, n'est pas totalement une connerie quand on pense au risque léthal d'une blessure à la fémorale¹.

Finissant de remplir un sac avec des explosifs, au cas où, Rob s'impatiente :

— Ça suffit, vous deux, on a d'autres sujets à traiter. Alors, on y va ?

— Je suis prêt, soupiré-je.

Je suis tendu, c'est le premier plan que je monte depuis qu'on m'a tiré dessus. Je n'en fais rien paraître, mais j'ai une peur bleue d'avoir oublié les bases et de faire une connerie. Ce qui n'échappe pas à Lowell, le doyen de mes équipiers.

1. Artère fémorale.

— Ça ira ! dit-il en passant un bras sur mes épaules.

— J'espère.

— C'était pas une question, Smith, t'as pas de mouron à te faire.

— Depuis que je suis de retour aux affaires, j'ai perdu une partie de mes souvenirs et deux membres élémentaires : Judy et Fabrice. T'en as peut-être pas conscience, mais ça fait une putain de différence.

— Et nous, on compte pour rien ? demande-t-il en me secouant légèrement.

— Non, mais justement. Comment je ferais si l'un de vous se faisait buter par ma faute, parce que j'ai sous-estimé les risques ?

— On est tous expérimentés ici, aucun de nous n'est un débutant et on sait reconnaître un plan foireux.

Je me tourne pour le défier du regard. *On n'a pas intérêt à se planter, putain.*

— Tous les voyants sont au vert, alors, on se lance ?

— OK, soufflé-je.

Masque noir sur la cagoule obligatoire, costard de rigueur, classe oblige même dans les cas les plus extrêmes, nous voilà partis au volant de nos véhicules : une M3 volée, maquillée, bien préparée et cylindrée qui nous sauvera en toutes circonstances. Elle sera garée cent mètres plus loin et nous précédera pour ouvrir la route. Un complice se chargera de la faire disparaître en toute discrétion dans une casse de banlieue après l'opération. Pour le magot, un utilitaire fait l'affaire, il a été trafiqué lui aussi pour être plus pêchu et légèrement renforcé en cas de tirs. Oscar connaissait des petits voyous de banlieue qui ont honoré la commande dans des délais imbattables, ce qui a laissé assez de temps au cousin de Lowell pour faire les ajustements nécessaires.

Notre cible du jour est un connard qui fait la traite des blanches, et aussi celle des mineures en Thaïlande. Si je n'avais pas un contrat, je me ferais un plaisir de dessouder

cette enflure dans la foulée pour dépolluer un peu le monde. Il crèche dans une immense propriété en banlieue parisienne. C'est typiquement le genre d'endroit où on pourrait tourner une parodie de *James Bond*.

Bien sûr, il y a des mecs armés à son service, mais pas assez : jamais assez. Et en fin de compte, c'est la principale différence avec le braquage ordinaire d'une banque ou d'une bijouterie par exemple. La cavalerie est là dès le départ alors que dans une situation plus « officielle », on ne sait pas si elle arrivera et de combien d'hommes elle sera formée. Un imprévu qu'on ne peut pas prévoir en somme, personne ne peut dire si on a été mordu¹.

La rue est tranquille, nous garons l'utilitaire près de la grille du portail. Nous la faisons sauter en explosant le loquet de fermeture : elle n'est même pas motorisée, c'est presque suspect tant ça me facilite les choses. Lowell et moi sommes à l'exécutif, tandis que Clyde surveille et Rob se charge de neutraliser ce qui est relatif à la sécurité. Une fois l'électronique HS, ils ne seront pas trop de deux pour gérer d'éventuelles menaces.

Tout se passe comme prévu : la porte d'entrée est facile à forcer, la maison est calme. J'entends des tirs étouffés, quelques chocs, j'espère que tout roule et que ce ne sont que mes collègues qui font place nette. De toute manière, nous sommes équipés d'oreillettes, si quoi que ce soit ne se passe pas comme prévu, nous disposons de codes permettant d'alerter les autres.

La villa est de plain-pied avec juste quelques demi-niveaux selon les ailes, soit trois corps de bâtiment. J'ai mémorisé chaque détail du plan : j'oblique vers la gauche avec Lowell pour atteindre le bureau où est censé se trouver le coffre. Si les renseignements qui nous ont été transmis sont exacts, il est aménagé dans une salle d'eau attenante, derrière un

1. Repérés et balancés.

miroir qu'un système permet de déplacer. On descelle le meuble sous vasque qui nous gêne pour travailler, puis on se débarrasse du miroir. Nous atteignons le but. Il ne me faudra que quelques minutes pour en venir à bout et l'ouvrir. Je suis chronométré : pour être optimale, l'opération ne doit pas prendre plus d'une demi-heure dans sa globalité. Au-delà, les risques de se faire choper seraient trop grands. Quand les déclics révélateurs de la mécanique interne me parviennent aux oreilles, je sais que j'ai gagné : le coffre est ouvert. Lowell ouvre les sacs dans lesquels nous enfournons tout ce que nous pouvons et partons à l'assaut des autres pièces.

Selon notre informateur, l'immense living qui fait aussi office de salle de réception regorge d'œuvres d'art. Mais avant, je tiens à faire un petit tour dans ce secteur de la villa. Je pose un doigt sur mes lèvres à l'intention de celui qui m'accompagne, parce que mon intuition me dit que l'étage n'est pas complètement désert. Nous avançons donc prudemment dans le couloir. Chaque porte que l'on ouvre donne sur des pièces vides, mais il en reste encore deux et de l'une d'elles émane un remue-ménage de mauvais augure.

Dans l'oreillette me parvient un signal m'avertissant que le bâtiment est intégralement neutralisé et que Rob et Clyde commencent à embarquer ce qu'ils peuvent du living. Je ne leur fais pas part de mes inquiétudes, je sais que Lowell et moi pourrions toujours nous en sortir en cas de problème. Mon comparse fait près d'un mètre quatre-vingt-dix ; il est très sportif, rugbyman, et a des mains larges comme des pagaies de kayak. Et si ma taille est plus modeste de quelques centimètres, j'ai un niveau quasi professionnel en boxe thaï.

Dans la dernière pièce où nous entrons, un spectacle macabre s'offre à nous : le maître des lieux n'est pas absent comme cela était prévu. Il dormait paisiblement avec sa femme. Comme son flingue à lui n'est pas équipé de silencieux, Oscar tient encore dans sa main l'oreiller qui doit permettre d'étouffer le tir qu'il destine à l'épouse, une

erreur de débutant. Je voudrais m'interposer, mais il est trop tard, le coup de feu part : le couple est mort, on ne peut plus rien faire pour eux.

J'explose de rage :

— Qu'est-ce que tu fous ici ? T'étais pas censé être là !

— Je fais place nette, déclare-t-il. C'est mon job, pas le tien.

— J'étais très clair : chacun son rôle. J'aime pas les surprises, ni les bonnes ni les mauvaises.

Il devine que je ne vais pas être tendre, mais au moment où il s'apprête à me mettre en joue, Lowell dégaine et le touche au bras. Il s'effondre en négociant :

— Qu'est-ce qui te prend ? J'avais pas l'intention de te buter !

— Moi, si, annoncé-je, froidement. Tu voulais nous faire porter le chapeau, avoue-le !

— Pas de violence, pas entre nous, on est associés !

J'éclate de rire :

— Oh, le con, dis ! Il m'a pris pour Spaggiari¹ !

Je vise sa tête et lui mets une balle entre les yeux. Je maugrée, même s'il ne peut plus m'entendre.

— Juste un porteur d'affaires² et ça fait le malin. 'Culé, va. J'avise Lowell qui hoche la tête en signe d'accord.

— Il n'est certainement pas seul, faut qu'on s'arrache, répond-il à ma question silencieuse.

Nous partons en courant rejoindre les autres. Lowell bifurque vers le salon et moi vers l'extérieur. Rob attend le signal dans l'utilitaire, pendant que Clyde fait des allers-retours avec nos prises. Je jette le sac rempli de billets avec le reste et informe mon complice :

— On a essayé de nous la faire à l'envers, tiens-toi prêt : on fait le tour de ronde avec les autres pour s'assurer de pas

1. Albert Spaggiari, né le 14 décembre 1932 à Laragne-Montéglin dans les Hautes-Alpes et mort le 8 juin 1989 à Belluno en Italie, est un malfaiteur français d'origine italienne. Il est connu pour avoir été le cerveau du « casse du siècle » survenu à la Société Générale de Nice, en juillet 1976. Il est aussi très connu pour sa devise « Sans arme, ni haine ni violence ».

2. Terme qui, dans le milieu, désigne celui qui fournit à une « équipe » le plan d'un braquage ou d'un cambriolage.

laisser un connard sur place qui puisse donner sa version des faits et nous rapporter des emmerdes.

— Ça marche.

Tandis qu'il met le contact, je retourne à l'intérieur. Un type en embuscade tente de me mettre un coup de crosse et je le dégage du coude avant de l'abattre. Alerté par des cliquetis suspects, j'incline la tête et je distingue deux ombres, je dégaine mon second flingue et tire, bras vers l'arrière. Les ombres s'affalent : *gagné*. Je marche vers la grande salle d'un pas décidé, un type gît au sol, encore vivant, mais condamné : il convulse, et quand un mec fait la truite, c'est que t'es peinard.

J'aide mes complices à récupérer le reste du butin et nous sortons. Pendant que Lowell ferme les portes de l'utilitaire, Rob s'inquiète :

— Vous êtes sûrs que la place est nette ?

— Ouais, répond Clyde. Le dernier a craché le morceau avant qu'on lui fasse sa fête : il avait trois acolytes que Smith a descendus. Faut se tirer d'ici vite fait.

— Putain, j'aime pas quand ça part en vrille, râlé-je. Avec Lowell, on va reprendre la BM et ouvrir la voie au cas où on se ferait emmerder. On peut pas utiliser la planque qu'on avait prévue au départ, faut qu'on se replie sur un plan B.

— Oscar est refroidi, on roule plus que pour nous, autant revenir au squat : personne sait qu'on sera là, propose Lowell.

Je m'allume une clope et souffle lentement la fumée, comme pour évacuer une tension, avant de lui donner raison.

— Je pense aussi. Voyons le bon côté des choses : notre part vient de passer à cent pour cent ! Allez, on se casse.

Nous nous dirigeons vers la M3 avec mon comparse et reprenons la route, suivis par les autres, pied au plancher. Une opération ne s'arrête pas à l'acte en lui-même, il faudra encore se débarrasser des véhicules au plus vite, puis quitter les parages et reprendre nos habitudes dans les plus brefs délais pour ne pas éveiller de soupçons...